L'HORTICULTURE

EN SICILE

La publication du *Pamphytum siculum* par Cupani en 1696 ouvrit un nouvel avenir aux sciences naturelles en Sicile et à l'horticulture en particulier. Cet ouvrage vrai chef-d'œuvre artistique pour l'époque est devenu rare aujourd'hui même dans le pays. Il constatait le *statu quo* scientifique que les explorations et les découvertes subséquentes devaient laisser bien loin dans le passé; il contient la description et la représentation avec figures en noir des trois règnes de la nature en Sicile. La Sicile tenait alors un rang distingué dans l'horticulture en Europe, et elle le devait à ce même Cupani, qui publia l'énumération de tous les végétaux cultivés dans le jardin du prince *Del Bosco* (Hortus catholicus) La première partie en fut publiée à Naples et la seconde à Palerme. Ce jardin rivalisait de richesses florales avec celui de Bologne le plus ancien de l'Italie et où se distingua Ambrosini; avec celui de Padoue qu'avait fondé en 1523 le savant Patriarche d'Aquilée, Daniel Barbaro, avec l'*Hortus botanicus* de Rome illustré et décrit par Trionfetti; le jardin Farnèse par Tobias Aldino; ceux du sénateur vénitien Morosini par Antonio Tita. Il enrichissait de ses multiplications végétales le jardin de Florence dont Targioni Tozzetti publia le materiel, et celui de Pise fondé par Ferdinand de Médicis où professa Césalpin et dont Michel Tilli édita le catalogue en 1723. Ce même jardin confié plus tard aux soins du professeur Gaetano Savi conserve encore aujourd'hui les deux plus beaux cèdres du Liban connus en Italie et les deux plus anciens Magnolias que l'on puisse admirer en Europe, ainsi que quelques autres arbres exotiques deux ou trois fois centenaires.

L'impulsion avait été donnée en France au luxe et à la science des fleurs et ce double goût s'y propageait. François premier avait fondé le jardin de Paris, Henry quatre celui de Montpellier qu'illustrèrent De Belleval, Magnol et Gouan ; Tournefort celui d'Aix en Provence où il avait professé la médecine et commencé l'enseignement de son système des familles des plantes. Le reste de l'Europe n'était point en retard. Gesner à Heidelberg, Commelin à Amsterdam, Jacquin à Vienne, Morisson à Oxford, Mathioli à Padoue, Linné à Upsal aggrandirent aussi le domaine de la science florale. Londres s'embellissait des jardins de Chelsea, Amato régénérait ceux de Naples, enfin Palerme publiait aussi le catalogue des végétaux de son jardin botanique. Plus tard un architecte français, Dufourny en construisait l'édifice destiné au cours des sciences naturelles. Aujourd'hui on compte plus de quatre-mille végétaux exotiques dans cette vaste et précieuse collection. Ce jardin a toujours été dans un bon état de conservation, dans une prospérité toujours croissante par les soins de son dernier directeur Mr. Tineo qui depuis deux ans a été enlevé à la science.

On s'étonne qu'au milieu d'un tel foyer de richesses horticoles et positives, avec tant d'élémens internes de prospérité la généralité de la Sicile vive stationnaire dans ses vieilles cultures florales.

Un éternel hiver règne sur l'Etna, il est vrai, mais les frimats restent inconnus à tout le reste de l'île, sauf dans des années exceptionelles, et quand du quarante deuxième parallèle jusqu'au pole, la nature entière repose successivement engourdie, la Sicile plus féconde, et aussi précoce que les îles Ioniènes et le littoral de l'Afrique transporte sur le continent ses primeurs potagères, Janvier voit fleurir ses arbres fruitiers, le triste aquilon ne vient point la dévaster et Pomone orne de ses produits les tables d'Avril.

Eh, qui n'a admiré aux environs de Palerme, Palerme cette capitale si riche au dedans, et si splendide au dehors, qui n'a admiré le *palazzo della Zisa*, le *palazzo Cuba*, constructions moresques, monuments l'un et l'autre de l'amour paternel d'un Emir et où vivent encore dans le premier les souvenirs des Califes et des princes normands qui l'habitèrent.

Bocca di Falco où le Mauro voluptueux coula des jours insoucians à l'ombre des Citronniers et sous des dômes de Jasmins. La Favorita au style chinois et embellie de tout le

luxe de Pekin. La Villa Walding et son jardin anglais, la Villa Pastori aux environs d'Alcamo, patrie de Cirillo d'Alcamo premier poète sicilien. La Villa Sant'Antonio, une des positions les plus admirables de la Sicile. D'une part l'Etna toujours fumant, et au dessous les campagnes qui s'étendent de Taormina aux monts de Syracuse, vignobles et forêts d'Orangers entremêlés de Villas, de villages, de tourelles, de clochers, en face les Calabres et l'horizon d'une mer sans fin.

Eh, qui n'a vu dans l'intérieur des cités, ce luxe d'équipages, cette multiplicité de formes depuis le Tilbury et le Phaeton du fashionable jusqu'au lourd carrosse doré, et puis ces races de chevaux, tels que l'Anglais, le Mecklembourg, l'Arabe, l'Alézan et tels et tels autres

Si les écrits soi-disant dangereux de l'Europe progressive pénètrent difficilement en Italie; si l'on y combat les systèmes philosophiques de la France, si l'on y improuve son théâtre *in cui si applaude la produzione sanguinosa ed evidentemente si accorre allo spettacoloso, al terribile, ed all esagerato, mettendo in opera coltelli, veneni e supplizii*; si l'on y repousse la raison pure et les nébulosités de l'Allemagne; en revanche les modes de Paris bien plus privilégiées que la science, y sont toujours la raison vraie, la raison dominante; elles n'ont besoin ni d'un laissez-passer consulaire ni de la contrebande pour investir l'Italie toute entière. On s'en chausse, on s'en coiffe, elles y façonnent de l'une à l'autre extrémité le bon ton et le bon goût, la belle société et le bel air, vieille expression que je rajeunirais volontiers

Cependant au milieu de l'abondance asiatique des festins, au milieu des mélodieuses symphonies des Bellini, des Verdi, au milieu de la magnificence de tant d'Alcazars, pourvus de tout le confortable de la vie il en manque. . un !

J'en appelle à l'odorat dégustateur, au goût exercé, à l'œil mélancolique de tant d'Hébés siciliennes, judicieuses appréciatrices de la suavité des parfums, de la coquetterie, des reflets d'une fleur et surtout de l'attrayante diversité des charmes qui font si souriant l'émail d'une *plate-bande ou d'une jardinière à contours gracieux*.

Quelle aimable Néophyte jeune postérité de l'antique Orient (oh, puisse le Kamsin respecter ses appâts !) n'aime-t-elle à savourer de tous ses sens, ces tribus splendides, hôtes exilés de Botanybay, de Calcutta, du Japon, du Mexique ou du Cap, superbes patriciens à parfums enivrants, dont la Flore

luxueuse de Van-Houtte embellit les boudoirs de l'Europe et qui sollicitent de la beauté les honneurs du *Greenhouse.*

Quelles délices, quelle source de jouissances, d'émotions pures, variées, inépuisables au sein de ces trésors floraux dont les charmes se développeraient pour elles, et peut-être par elles sous un ciel toujours pur.

Et qui ne s'extasierait à voir des végétaux naguère grêles, rustiques, sauvages, pâles en couleur, s'étoffer de plus en plus sous une main habile, dépouiller leur rusticité, rejeter ces piquants que des doigts délicats ne pouvaient aborder, substituer la fraîcheur à l'étiolement, de Lilliputiens qu'ils étaient emprisonnés sous leurs cloches de cristal, grandir si vous le mettez en liberté, tel de sa fiole brisée sortit et s'improvisa *el Diablo cojuelo*, tandis que d'autres trop géants abrègent leur hauteur. Ceux-ci rajeunissent, ceux-là ne vieilliront que plus tard. L'un fleurit dans une puberté précoce, l'autre dans une verte vieillesse. O merveilleux effet de l'art, des poudres, des cosmétiques, des mélanocomes horticoles, les couleurs d'un végétal varient aujourd'hui à l'infini. La patiente expérience a créé des milliers de roses, le Camellia le roi des fleurs réunit en lui toutes les nuances possibles, et monte de jour en jour à des perfections désespérantes, et qui pourrait suffire à tout énumérer quand aujourd'hui dans l'horticulture tout est palyngénésie, prestidigitation metempsycose, fantasmagorie.

Palerme sans s'en douter en offre aux étrangers qui la visitent un échantillon unique en son genre. Des marchands, boutiques ambulantes de fleurs, attachent des bouquets, des touffes de verdure à l'extrémité de perches longues. A l'aide de ces *Mâts* fantasmagoriques, et peut-être curieux indiscrets, ils atteignent aux balcons des palais où ils doivent habituellement, au petit lever fleurir la Duchesse, la Marquise, la Comtesse, ou la Princesse, hommage parfois à quelque Dulcinée, message destiné, peut-être, à rappeler une ingrate, à fléchir une cruelle ; correspondance orientale d'amour que les maîtres de l'art ont ignorée d'Anacréon à gentil Bernard. Mais combien la galanterie, la surprise, l'apparition serait plus délicieuse, délirante, persuasive si la diversité devise de Lafontaine venait diversifier le plaisir, en y associant les Onyx, les Rubis, les Saphirs floraux, magnifiques ornemens des jardins d'aujourd'hui.

Que de trésors la Sicile n'aurait plus à envier ; mais quelle

Google

distance florale entre elle et des villes moins privilégiées de la nature. Florence resplendit sous la main des Ridolfi de tout le luxe du Japon; sous celle des Demidoff de tout l'éclat des tropiques, et les serres de Boboli voient fructifier les végétaux exotiques les plus curieux sous la savante direction de Mr Parlatore, le representant de la science sicilienne. Gênes est après Florence la plus exhubérante en fleurs. L'Architecture de ses bouquets tantôt massive comme la colonne égyptienne, ou gracieuse comme le chapiteau corinthien étonne, ravit, depuis le bouquet de la Laurette jusqu'au bouquet monstro; tantôt *tutto disinvoltura*, il rivalise avec ces groupes de fleurs artistement désordonnées dont les Vandaël et les Vanhuissum éblouissent les yeux. Marseille est devenue dans le midi de la France le grand bazar des nouveautés florales, un centre de perfectionnemens agricoles, hommage à ce comice, à cette société d'horticulture toujours si bien représentés, toujours si progressifs. Aix a son jardin floral de St-Pierre, d'où le *Nerium columbianum* s'est répandu dans la science, et sous les Cèdres du quel les muses et les beaux-arts ont établi aujourd'hui leur demeure.

Que de merveilles florales, dans les autres villes des Bouches du Rhône, et du Var, où commence le ciel et le sol de l'Italie. Là on y reconnaît non seulement des rapports agricoles et physiques avec la Sicile, mais encore des rapports de mœurs et de langage. Dans l'un l'amandier, l'olivier, le figuier, les fruits les plus savoureux, les parfums les plus exquis, un ciel pur, parfois brûlant, des pluies peu fréquentes et quelquefois en été le Simoun du désert. Dans l'autre, ajoutez à ces mêmes produits, ces côteaux que tout l'an couvre la Rose de tous les mois, et ou blanchissent dans les matinées d'été les neiges de Jasmins et de Tubereuses dont les essences se répandent en Europe; et puis libres avec son jardin d'acclimatation, ses beaux Palmiers, ses vastes plaines couvertes d'Orangers et de Citronniers dont la culture ne le cède point aux vergers de Nice sa voisine, ou de *Mentone*.

Soliers-pont que visita Louis quatorze, et qui disait facétieusement à Palamède de Forbin « Si vous aviez encore un *Soulier* comme celui-ci vous seriez plus riche que le Roi de France; » enfin Fréjus, Grasse, Antibes, Cannes où viennent se délasser de leurs travaux parlementaires au milieu de leurs Villas embellies des somptuosités d'un luxe floral tout moderne, les hautes sommités de la Grande-Bretagne, honneur à Lord

Brougham qui le premier fit apprécier à ses compatriotes l'aménité de ces lieux enchanteurs.

Le goût des fleurs que je distingue de la passion des nouveautés florales est certainement très général en Sicile, c'est une nécessité, un besoin que d'en élever chez soi. Dans les villes, comme dans les villages, les balcons, les croisées, les terrasses, les péristyles, le vestibule, le salon, tout se revêt de fleurs, mais toujours de ces fleurs par trop prosaïques aujourd'hui. Le défaut de nouveautés florales pourrait bien être causé par ce *dazio dei fiori* dont Mr. De Forbin a parlé dans son voyage à Palerme en 1820. Je ne sais si ce *dazio* existe encore aujourd'hui. Je ne puis pas dire que je l'aie vu comme j'ai vu certaines maisons de certaines rues des villes d'Italie pavées de blasons d'un bout à l'autre, ou *casa nobile*, *ou fief de...*, *ou maison libre de toute redevance* inscrits sur le fronton des portes, de Gênes, à Reggio de Calabre. A la façade principale d'une multitude d'habitations on voit en Sicile des cercles en fer soudés à une hampe scellée dans le mur; ils soutiennent des pots de fleurs. Ils saillent en avant à la hauteur d'un premier, d'un second étage. Ces fleurs sont, quelques unes, des aromates hauts en saveur, comme un trois-six, destinés à renforcer les épiceries des basses-offices, où à réveiller les palais blasés; d'autres sont à l'œil du touriste l'indicateur hiéroglyphique de la saison, le nilomètre de l'inondation du calorique : c'est la Menthe poivrée, le Basilic, le Piment rouge, le Géranium rosa, (pardon nous sommes ici dans les ferrailles florales,) la Barbe de Jupiter, la Chevelure de Vénus, la Discipline de religieuse, l'Herbe de S.te Véronique, la Jacobée au teint marron, l'Arbre à soie; et puis les Liserons aux diverses nuances, les Phaséolus à fleurs rouges; ailleurs, les Caracoles d'origine espagnole, qui, mêlées aux Capucines, s'entortillent aux grilles du couvent; et telles et telles autres selon l'exigence de la lune et le goût peut-être des cultivatrices. Enfin c'est à travers des Villas, et des Villas élégantes, bâties en laves qu'un mortier blanc habille que l'on monte par un terrain noirâtre jusqu'à la deuxième zone de l'Etna, toujours à travers les fleurs, mais de ces fleurs de l'ancien régime, contemporaines de l'inquisition et de la féodalité.

On regrette que dans ce Bosco qui pourrait redevenir ce qu'il fut, un jardin d'acclimatation, non seulement pour l'Italie, mais encore pour le reste de l'Europe aucun industriel n'ait

songe à y faire une pépinière florale exotique. Quels succès n'obtiendrait-on pas au milieu de cette terre privilégiée des Hespérides.

Là si rien de nouveau ne s'y naturalise de nos jours, ce qui s'y trouve y grandit démesurément. On s'étonne de voir de vieilles exotiques s'y monumenter, y rivaliser avec la végétation mâle et audacieuse des deux Amériques. Le Jasmin d'Espagne (*grandiflorum*) y devient arborescent, le Mimosa farnesiana y déploie une chevelure immensément désordonnée et y prodigue ses milliers de fleurs couleur d'or. Les *Epiphylles*, les *Grandiflorus*, les *Triangularis*, les *Euphorbes* y végètent en plein air, et en toute saison; l'*Aloès* y élève entre les pins sa hampe florale; plus d'un *Cereus peruvianus* y jette çà et là de quinze à vingt gigantesques bras inégaux en hauteur, les *Cylindricus* y glissent en tout sens entre des rocailles et des scories volcaniques, d'autres s'entortillent à des troncs d'arbres, les enlacent de leurs immenses replis et s'élèvent, tels les serpents du Laocoon. L'*Asclepias carnosa* s'implante dans les murs, en tapisse les surfaces de ses feuilles charnues, de ses fleurs porcelaine. J'ai vu des *Mesembrianthemum crassifolium* éblouissants de l'éclat de leurs fleurs violacées, largement épanouies sous les feux du midi, couvrir plus de cinquante mètres de rochers dans les catacombes de Syracuse, ces latomies affreuses dont les voutes se sont écroulées. Une plume éloquente et poétique pourrait seule décrire ces lieux, jadis ténébreuse profondeur où la torture enchainait la pensée, lieux aujourd'hui silence et solitude, restes, on dirait de Pélion et d'Ossa foudroyés, abymes que le soleil pénètre, échauffe de ses rayons, où tout est fleurs, verdure, végétation pittoresquement indépendante, et au dessus des quels veille la prière.

En général les arbres acquièrent en Sicile de vastes dimensions. Le Bosco a des hêtres, des chênes énormes. On peut juger par le Chataignier des *cento cavalli* qu'a vu tout voyageur en Sicile de ce que serait la végétation sans les ravages d'une industrie mal-entendue ou les révolutions geologiques qu'éprouve ce sol toujours incandescent, qui chaque jour palpite plus ou moins, et comme a dit un de nos plus spirituels poetes (Démoustiers) ou chaquefois qu'Encelade eternue

> Le Volcan embrase les airs,
> Et quand par malheur il remue,
> Il met la Sicile à l'envers.

Poursuivons notre excursion horticole à travers les fleurs et les palpitations capricieuses du sol. Sortons de la généralité, et entrons dans quelques détails, je me borne à la zone de l'Etna.

Le jardin Cordaro à Catane est remarquable par ses quelques arbres exotiques, la topographie de la Sicile réduite et figurée sur son sol avec ses villes, ses monts, représentés par un tertre plus ou moins élevé selon l'importance du lieu, et chacun surmonté d'un pot de fleurs. L'œil s'arrête volontiers sur des cultures soignées, des massifs de verdure, contrastant entre eux, une habitation délicieuse pourvue de tout le confortable de la science. A l'un des angles du jardin on y admire une caverne spacieuse, résonnante, œuvre des laves de l'Etna, *recordatio tristium*, aurait dit Tacite, et dont la verdure et les fleurs semblent voiler le deuil.

Les jardins des Bénédictins quoique en parfaite harmonie avec la construction du Monastère, véritable palais de rois, ouvrage de l'architecte Contini, ne le sont point quant à leur matériel floral avec leur bibliothèque, leur musée de peinture, d'histoire naturelle et d'antiquités, on le regrette, cependant on y trouve encore de magnifiques débris : les *Magnolias*, les *Ficus elastica, rubiginosa*, les *Portulacas* et autres arbres exotiques d'une belle venue attestent son ancienne splendeur; comment s'est elle éclipsée ? pourquoi la laisser s'éclipser, quand les laves de 1689 sont venues expirer au pied de l'enceinte sacrée, laissant autour une immense et pittoresque désolation, à la quelle on ne trouve rien à comparer : mer orageuse de laves refroidies ou s'élèvent aujourd'hui des massifs de grands Figuiers d'Inde, des Aloes, des Euphorbes, l'Oranger, le Citronnier, le Grenadier, le Myrthe, et autres encore, et du centre du jardin la vue se perd d'un côté dans un vaste horizon sur une mer bleuâtre toujours agitée, et de l'autre sur un Océan noir, immobile, au dessus du quel l'Etna fumant menace toujours.

Le jardin de Santa Maria di Gesù de Me la duchesse de F. de C doit être compté parmi les plus progressifs : plantes exotiques, choix d'arbres curieux, Bananiers qui en plein air y mûrissent leurs fleurs, jets d'eaux, fontaines abondantes qui entretiennent la fraîcheur de ces lieux, asile de Flore et de Pomone, véritables jardins académiques, séjour de la science et des beaux arts réunis à l'esprit et à l'amabilité. Le labyrinthe, ancienne propriété du prince Biscari, nom cher à la

Sicile, vient d'être acquis par la ville pour en faire une promenade publique, c'était là une utilité urgente à Catane. Quelque habile décorateur de jardins conservant les accidents de terrain, ces anciens massifs d'orangers, ces limoniers qui s'y trouvent, cette salle de spectacle ébauchée, ces souterrains, ces voutes, ces arcades, ces rond-points, les sinuosités de ses allées, les fontaines lumineuses, harmonisant le tout dans ses hardies conceptions, dotera sans doute la patrie de Stesicore du jardin le plus idyllique de l'époque. L'hydroplasie cet art nouveau viendra vivifier ces beaux lieux par la variété de ses scènes. Les eaux qui descendent des moulins supérieurs pourront s'élever sur ces hauteurs, elles s'en précipiteront en torrents, en cascades, et s'y diversifieront sous mille formes. Un tel avantage pourra faire de ce bel emplacement un des plus beaux Edens consacrés au *dolce far niente*. On trouve dans le Bosco, presque partout un jardin de fleurs annexé à chaque Villa; des Villages dont les côteaux sont couverts d'aromates, de genêts et de vignes.

Pas une de ces localités qui n'ait ses chroniques, qui ne vous conte ses petites rivalités de voisinage, anecdotes locales qui peignent les mœurs du vieux tems.

Pedara par exemple est un très-joli petit village dont le *Campanile* est un monument historique. Le jour de la fête du pays on distribuait au peuple, du haut du clocher, des poules, des oies, des dindons, et sauve qui peut et attrape qui peut le peuple se disputait, s'arrachait, les lambeaux de ces pauvres volatiles; un tel usage est aujourd'hui aboli, mais il en reste un très-joli poème heroi-comique intitulé l'*Obelisco di Pedara*. On conte encore qu'un prince di Aci avait un château à Califourchon sur la route de l'Etna à la mer, il était excellent tirailleur, et tel qu'un tyrolien, un piemontais, un chasseur de Vincennes, et même un zouave ne feraient pas mieux aujourd'hui. Or le prince entouré de ses quelques amis, admirateurs de son adresse se plaisait à choisir son gibier, et de ses projectiles audacieux, mais toujours sors, il s'amusait à percer les amphores des porteuses d'eau qui, sortant de la route, gagnaient leurs pénates à travers les sentiers. Les amphores percées l'eau s'en échappait sans que nul bruit n'eut été entendu, et les porteuses d'eau de croire à quelque sortilage; délirante distraction pour le prince qui le lendemain les faisant appeler les indemnisait de leurs pots cassés.

Si de l'horticulture, art de luxe plutôt que d'utilité générale,

mais stationnaire en bien des pays, ce qui n'est pas étonnant là ou il n'y a pas de consommation ; si, dis-je, nous jetons un coup d'œil sur l'agriculture sicilienne on ne peut que reconnaître de grands progrès dans certaines branches, progrès attestés par les comptes rendus des diverses académies de sciences, d'arts ou d'agriculture.

Les Orangers, les Limoniers sont les arbres du pays La statistique peut bien donner une appréciation des milliers de fruits qu'on en exporte, des milliers de tonneaux d'acide citrique qui partent de Messine tous les ans. Et il pourrait s'y en trouver bien davantage si les cultures étaient moins abandonnées à elles-mêmes. Toute fois, dans bien des localités on rencontre des propriétés luxuriantes, ou les arbres sont coquettement cultivés, soigneusement taillés, arrosés, là ou on le peut, débarrassés de toutes les herbes parasites, véritables fermes-modèles qu'on pourrait proposer à l'imitation des agriculteurs.

J'ai vu par exemple des orangers qui se fesaient remarquer par l'élégance de leur port, les mandarins surtout, par la multiplicité de leurs fruits, la bonne tenue de tout le verger, je n'en connais ni le cultivateur ni le propriétaire je ne fais que constater ce que j'ai vu dans une *Villa* qui portait elliptiquement sur le fronton de sa porte *Per me si va nella*, et au dessous, Villa Zappalà, et j'y ajoutai par la pensée *otia parta labore*, car ce nom rappelle un savant professeur, un helléniste distingué, témoin les ouvrages qui jadis s'imprimaient à Catane en langues anciennes, éditions correctes et soignées qu'on pourrait mettre au rang des plus précieuses collections. Je crois en général qu'on n'emploie pas assez de bras à la culture d'un verger d'oranger. L'oranger est jeune encore à quatre-cents ans, quand il est bien soigné ; et il paye largement les soins qu'on lui donne. Je sais bien qu'en Sicile ils n'atteignent guère cet âge, ils ont eu à subir plus d'une fois non l'influence du froid mais l'influence du feu.

A Hyères et dans ses environs, à Nice, à Mentone, à Gênes où ils vieillissent davantage, il tire des secours de l'art ce que la nature lui refuse, et en Sicile il trouve dans la nature ce que l'art ne lui donne pas toujours, mais l'un joint à l'autre en accroîtrait encore le produit

La Sicile serait bien plus riche, et bien plus belle encore si tout était cultivé comme nous l'avons vu dans le parcours que nous avons fait en touriste et à petites journées de Ca-

tane a *Aci-reale*, à *Giarre*, à *Li-Giardini*, à *Taormina*; c'est dans ces vallons sur ces côteaux qu'existent les plus belles cultures de Limoniers et d'Orangers et de Vignobles, et si nous avons été surpris des restes de la magnificence du theatre grèco-latin de *Taormina* nous ne l'avons pas été moins de ces belles campagnes qui s'étendent depuis Catane jusqu'en dolà de Messine

Chaque lieu de cette Sicile si agricole ou le pâtre de l'antiquite pouvait dire :

Mille meae siculis errant in montibus agnae;

cette Sicile si florissante jadis, si belle encore de sa vieille célébrité classique, de sa fécondité naturelle, de ses jardins odorants, de son eternel été réveille les sympathies de ceux qui l'ont connue et atteste à qui l'étudie de près un grand changement dans les mœurs du pays: urbanité, politesse, douceur de caractère, partout bienveillance, bon accueil, sécurité pour l'étranger qui la visite, et c'est sur ce point surtout qu'il faut rassurer ceux qui avant d'y aborder n'en jugent que sur des récits exagérés, ou faits à plaisir.

Si avant de terminer nous empiétons maintenant un peu sur le champ de la statistique, c'est par ce qu'elle se rattache aussi à l'agriculture par la consommation et les produits. Nous mentionnerons comme une chose exhorbitante par rapport à sa population qui est de seize-cent-mille habitants, vingt-huit mille moines, dix-huit-mille religieuses, une noblesse nombreuse, et riche, cent-vingt-sept princes, soixante et dix-huit ducs; des comtes, des marquis, des barons, des chevaliers, et puis par la force de l'habitude tout inconnu y est métamorphosé en excellence aux yeux du peuple, tant est grand le respect que l'on porte à l'habit En Sicile, plus qu'ailleurs, l'habit fait le moine, comme le dit le proverbe sicilien : *l'Abitu fa lu monacu* Dans certaines villes on excelle à y faire ce qu'on appelle le costume Or si vous me demandez ce que c'est que le costume, je vous repondrai : c'est faire de la phylosophie morale en terre cuite, c'est isoler l'individu ou le grouper à deux ou trois autres pour l'examiner en detail l'abstraire d'un modèle et le portraire avec du limon rouge de l'Etna, homme ou femme, n'importe, en se conformant au tems, au génie, aux mœurs, aux loix, au goût, à la richesse, au caractère, aux habitudes d'un pays, en un mot représenter un original quelconque tel qu'il est avec toute son

originalité absolue, ses traits et son allure. Ce sera le fringant contadino de Nicolosi, chemise rouge, gilet marron, boutons en cuivre jaune, echarpe blanche, mouchetée, circulant autour des reins à la hauteur du pont levis de son pantalon gris-clair, zébré de noir. La tête affublée d'un bonnet bleu, l'œil vif et animé, quelque chose de doux, d'oriental sur cette physionomie basanée, il chemine lestement, un panier de fruits sous son bras que recouvre, à demi, sa veste gris-clair, à califourchon sur son épaule, et le tube à tabac à la bouche. Ce sera le Brontais descendu, en Décembre, de sa montagne à la ville, avec sa monotone et assoupissante Zampogna, la laitière portant en équilibre sur sa tête l'amphore non point renouvelée, mais continuée des Etrusques et des Romains, preuve bien évidente que les arts ne s'éteignent point dans un pays. Ce sera le *Spacone* napolitain, le brigand calabrais et une foule d'autres sujets locaux. Transportez-vous, si vous allez à Catane, chez les costumiers du pays, là vous trouverez tous les costumes des Deux-Siciles exécutés avec toute la perfection possible, coloriés ou non, si vous préférez jouir de toute la naturalité artistique.

NOTICE

SUR L'INTRODUCTION ET L'HABITATION

DE L'ORANGER

en Provence

Naissant spontané sous le ciel brûlant de la zone torride, son ancienne patrie, introduit dans les climats tempérés de l'Asie, de l'Afrique, où il se perpétue de lui-même, indigène aussi en Amérique, où il croît en forêts sans le secours de l'homme, cultivé en Portugal, en Espagne, en Italie, en Sicile, en Sardaigne, en Corse, et dans toutes les parties de l'Italie méridionale, l'oranger, la merveille du fabuleux jardin des Hespérides, fut aussi (comme on l'a dit un peu trop vaguement) cultivé de temps immémorial sur tout le littoral de la Méditerranée.

Ce bel arbre que quatre-cents ans d'existence ne vieillissent point, largement prodigue de ses parfums, de ses fruits, de ses fleurs, le plus brillant fleuron de la couronne de l'hymen, déchu mal-à-propos de sa gloire, ne sera-t-il pas replacé de nos jours au véritable rang qu'il doit obtenir dans le culte de Flore et dans la botanique elle-même. A l'iconographie des Hespérides de Ferrarius, imprimée grand in-folio, à Rome, avec gravures, en 1646, à celle de Volcamer, publiée à Nuremberg, 2 volumes in-folio, avec figures, en 1708, se joignent encore divers monuments remarquables élevés à la littérature de la botanique et en l'honneur des orangers : les Hespérides de Commelin, dont les planches sont quelquefois peu exactes, mais dont l'ouvrage n'en est pas moins précieux ; le traité du Citrus, de Galesio ; la monographie de Risso, professeur de botanique à Nice et celle de M. Etienne Michel, de Fréjus, imprimée à Paris en 1816, planches coloriées, grand in-folio. (Biblioth. d'Aix, n° 34942). Et de plus que d'acquisitions nouvelles dans ce genre depuis un siècle environ, figurées et décrites dans les *herbarium*, les *hortus*,

les *amenitates*, les Flores de divers pays, acquisitions introduites, en Italie, en France, dans les serres, ou en pleine terre sur le littoral du Var! Que d'espèces ignorées de nos pères, importées les unes du deuxième nouveau monde, les autres des régions qui s'étendent du Japon à Otaïti et même depuis 1816 jusqu'à nos jours!

Il serait curieux pour l'histoire de l'oranger, d'assigner à chaque espèce ancienne ou nouvelle son lieu natal, l'auteur de son introduction en Europe, ou le producteur, lorsque l'hybridation qui n'est plus contestée aujourd'hui (quoiqu'en dise M. Michel), crée un nouvel individu tout-à-fait différent de son type.

En 1815 apparaît dans les cultures un *citrus hystrix*, citronnier hérissonné, venu des colonies. En 1824 M. Perrotet rapportait de Pondichéry, deux espèces inconnues, M. Vetillart, horticulteur de La Sarthe, publiait en 1840 un Catalogue dans le quel il énumère 125 espèces reunies dans sa collection, sur les cent-quatre-vingt-neuf dont parle Risso. Ce Catalogue mentionnait comme ayant été obtenu de semis un *Citrus edulis*, dont le fruit a dix pouces de diamètre, et dont la chair est rosée. Enfin nous est venu le Pampelmoes de Portorico, arbre qui n'a que des fleurs femelles, existence qu'on ne soupçonnait nullement chez les orangers, phénomène non moins bizarre que les deux variétés d'hermaphrodite dans cette même famille Notre intention n'est point d'établir ici le nombre des espèces d'orangers connues, d'en fixer la nomenclature, ni la synonimie. Nous nous bornons à faire connaître sommairement et autant que possible l'époque à laquelle l'oranger fut introduit dans la basse Provence, et dans quelle partie seulement il a pu s'acclimater.

On a répété souvent que pendant plusieurs siècles les orangers ont existé dans la basse Provence, comme s'ils avaient été indigènes. Risso, un des plus modernes auteurs qui ont écrit sur cet arbre élargissant l'espace, dit que l'oranger a été de temps immémorial cultivé sur tout le littoral de la Méditerranée. Etienne Michel après lui reproduit la même opinion. Oui, on l'a cultivé de temps immémorial dans la basse Provence sur le littoral de la Méditerranée, mais non sur tout le littoral : mais de ces expressions vastes et trop généralisées, erreur reproduite d'historiens mal informés sans doute, peut-on conclure que l'oranger ait été cultivé en pleine terre à Marseille, et de Marseille sur tout le littoral jusqu'aux Bouches-

du-Rhône et de là jusqu'à la frontière d'Espagne? je ne le pense pas. Changée ou non, la température de ces localités s'y est toujours opposée. On regarde l'arrivée des habitants de la Phocide à Marseille, comme l'époque où l'oranger dût y être introduit, avec d'autres cultures et les art qu'ils y apportèrent. Ce n'est là qu'une hypothèse, ou plutôt de la métaphysique historique, dont nous ne pouvons rien induire, sinon que des essais plus ou moins fructueux dûrent être tentés comme on l'a fait encore de nos jours. Sous la domination romaine il n'y eut pas plus d'orangers qu'aujourd'hui sur cette partie du littoral de la Méditerranée, aucun auteur ne nous éclaire là-dessus. Franchissons les temps : A l'époque où la basse Provence était divisée en huit sénéchaussées, elle comprenait Arles, Aix, Brignolles, Draguignan, Marseille, Toulon, Hyères, Grasse et Antibes jusqu'au Var. Quelles que fussent les limites du nord de ces diverses sénéchaussées, nous croyons pouvoir affirmer que dans les quatre premières, l'oranger n'y fût jamais cultivé (j'entends en plein air). Cette opinion fondée, à défaut des auteurs, sur les traditions orales, jusqu'à nos jours nous paraît irrécusable. D'un autre côté, l'oranger ne croît point et ne peut croître dans le midi à plus de quatre lieues en deça de la mer. Il cesse d'être productif à 450 toises au-dessus de son niveau, il supporte bien cinq ou six degrés d'un froid sec, mais pas davantage.

De 1637 à 1709, où la mortalité fut la plus terrible de toutes, on a compté dix-neuf époques qui ont nui à la culture de l'oranger. (*Étienne Michel, Traité du citrus*).

Aujourd'hui les périodes d'un froid à l'autre se rapprochent davantage. Telles plantes qui bravèrent nos hivers ne le peuvent plus. Le *Chamerops humilis*, originaire de la Barbarie, résiste en pleine terre quelques années et succombe devant nos froids intenses, et est pourtant plus rustique encore que l'oranger. Si dans les cinq premières sénéchaussées dont nous avons parlé, l'oranger avait du ou pu être cultivé, c'eût été autour de l'étang de Berre, dans ces localités privilégiées où l'amandier, l'olivier, le figuier ont plus souvent qu'ailleurs résisté aux vicissitudes de l'atmosphère, quand les récoltes manquent on que les arbres périssent autre part ; c'eût été dans ce délicieux vallon de Saint-Henri (Séon), helvétique paysage digne du pinceau d'un Wouvermans, Eden-miniature que les brises de la mer viennent caresser sans cesse, qu'une scène imposante de verdure domine et protège contre les

rigueurs de l'aquilon. L'époque qui assignait aux croisades l'introduction de l'oranger en Provence nous paraît plus probable : on s'embarquait, on débarquait à Hyères ; de là les orangers ont dû se répandre partout où l'on a pu les acclimater. En 1336, le dauphin Humbert revenant de Naples, acheta à Nice 20 plans d'orangers. En 1556, au rapport d'Abel Jovan, le roi Charles IXme de ce nom, régnant alors en France, fit son entrée dans la ville d'Hyères ; autour d'icelle, il y a si grande abondance d'orangers, de palmiers, et de poivriers, (Schinus mole probablement), et autres arbres qui portent le coton, qu'ils y sont comme forêts. Il est probable que les Genois, république industrieuse qui rivalisa longtemps avec Venise pour le commerce maritime, favorisés de leur position géographique, s'adonnèrent les premiers à cette culture, ils en firent presque exclusivement le commerce. Aujourd'hui, l'art de multiplier l'oranger a cessé d'être un secret réservé à l'industrie ligurienne, et la basse Provence en envoie au dehors plusieurs millions de pieds. On le marcotte, on le bouture, on le sème, on le greffe et l'on y obtient par l'hybridation de nouvelles variétés. Dans les quatre dernières sénéchaussées de la basse Provence, la culture de l'oranger a existé de temps immémorial, on la trouve entre Hyères et Antibes, à Solliespont, à Grasse, à Cannes, au Cannet, à Cagnes, à Mouns, à Bormes, à Méoune, à Toulon elle y est rare. On les trouve dans le gorges d'Ollioules, à Sereste, épars à Cassis, à la Ciotat. Mais de la Ciotat aux côtes d'Espagne, on chercherait vainement l'oranger. La nature semble avoir fixé dans ces lieux les limites de sa durée permanente, sauf les recrudescences des froid intenses. L'oranger sauvage est l'espece que l'on pourrait, avec le moins d'inconvénions, propager hors des limites ou les *Citrus* cessent d'être cultivés. Il est susceptible d'être acclimaté par gradation, à une température inférieure à celle du midi de la France. On pourrait l'essayer en plein air. L'oranger sauvage, étant greffé, résiste mieux aux froids que les autres, et ses fruits sont plus exquis que ceux qu'on obtient des greffes sur bigarradiers. Nous livrons cet essai aux horticulteurs et aux amateurs de l'acclimatation des végétaux.

(*Extrait de l'Echo des horticulteurs du midi* 1859. Toxin H.)